

Soubeyran, Olivier (1997) *Imaginaire, science et discipline*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et liberté »), 482 p. (ISBN 2-7384-3821-0)

Gilles Sénécal

Volume 43, numéro 118, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022798ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022798ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sénécal, G. (1999). Compte rendu de [Soubeyran, Olivier (1997) *Imaginaire, science et discipline*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et liberté »), 482 p. (ISBN 2-7384-3821-0)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 43(118), 151–154. <https://doi.org/10.7202/022798ar>

bref, mais enrichi de quelque digression, laisse l'impression d'une pensée sautillante qui parle de tout sans traiter de rien.

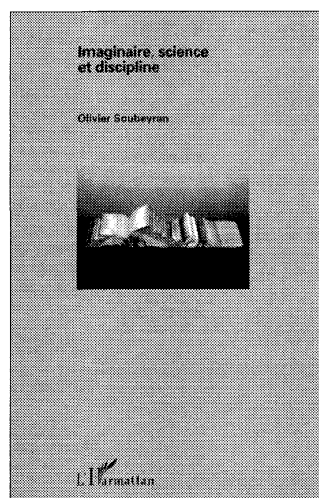
Au plan stylistique, les exigences de la concision passent par la juxtaposition de paragraphes qui excèdent parfois trois lignes, mais peuvent se limiter à deux, ce qui facilite une lecture par psalmodie grégorienne ou par rap selon les inclinations du lecteur. Ne parlons pas des erreurs de syntaxe. Bref, voilà un ouvrage qu'on peut ne pas lire. Reste à savoir pourquoi et comment un scientifique de qualité s'est fourvoyé dans une telle entreprise.

**Jacques Bethemont**  
Laboratoire de Géographie Rhodanienne  
Lyon

SOUBEYRAN, Olivier (1997) *Imaginaire, science et discipline*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographie et liberté »), 482 p. (ISBN 2-7384-3821-0)

Existe-t-il un imaginaire géographique qui, selon les termes d'Olivier Soubeyran, correspondrait à un lieu d'argumentation (p. 288), et permettrait l'institution de représentations collectives dont les fondements seraient partagés de manière tacite par les membres de la communauté géographique (pp. 217-218)? L'institution scientifique fabrique ainsi un paradigme, fait de théories, de méthodes ou d'approches, sur lequel ses représentants fondent leur légitimité. L'imaginaire disciplinaire (ou géographique) a pris sa forme contemporaine, avec l'école française, comprise comme emblématique de la géographie classique, alors que la géographie accède au rang de discipline universitaire. Soubeyran réinvestit ainsi la scène de la construction de l'école française de géographie, situant les différents acteurs qui furent les élèves et les successeurs de Vidal de la Blache, détectant leur position respective dans la construction de l'école et de son paradigme, pour finalement mettre en lumière l'imagination scientifique à l'état pur des pères de la géographie française.

L'ouvrage impose par sa taille, près de 500 pages, découpées en trois parties : l'éviction de la géographie coloniale et la construction du paradigme vidalien; l'analyse des quatre histoires de la géographie, soit celles de Febvre, de Claval, de Meynier et de Berdoulay, qui se penchent sur la mise en place du paradigme vidalien; le décryptage des fondements naturalistes de la géographie humaine, notamment des influences darwiniennes et néo-lamarckistes. Il n'est pas d'accès facile, tant le propos est dense et l'écriture parfois opaque, mais l'intérêt ne se dément pas. Les géographes soucieux de retracer les fondements de leur discipline



y trouveront un ouvrage passionnant, dont le style hésite entre l'analyse critique, voire épistémocritique, et la narration historique. D'ailleurs les deux approches, historique et critique, se confondent souvent. Le ton prend souvent une allure épique — ce qui n'est pas sans éveiller la curiosité — faisant en sorte que l'essai se lit comme un roman, comme le veut l'adage, car nous assistons à la bataille des *Annales*, alors que Gallois va porter l'estocade (p. 134) et que Dubois livrera sa dernière joute (p. 175). Un léger agacement affleure parfois lorsqu'un ton polémique couvre un argument plus épistémologique. D'ailleurs, il arrive que l'on se demande, en parcourant de longues citations qui se superposent aux descriptions emportées de la bataille des *Annales*, si Soubeyran ne surinterprète pas un petit peu les articles des *Annales* qu'il dépèce avec minutie. Il faut dire que le corpus sous étude n'est pas des plus volumineux, soit les premiers numéros des *Annales de Géographie*, essentiellement du numéro inaugural, en 1891, que Soubeyran décortique de manière systématique, à ceux de 1894, année où Marcel Dubois rendit sa dernière contribution à la revue. Certes, la bibliographie est beaucoup plus vaste, mais d'une certaine manière l'analyse tient pour l'essentiel à une douzaine de numéros de la revue. Cela ne mérite aucun reproche tant le travail de lecture est profond et tant l'auteur prend des risques, car il est toujours hasardeux de tenter des interprétations novatrices. À cet égard, le livre est novateur puisqu'il offre une lecture renouvelée de la fondation de l'école française. Il complète à merveille l'étude devenue classique de Vincent Berdoulay (1981).

L'apport innovateur de l'ouvrage tient certainement à cette relecture de la fondation de l'école française prenant la géographie coloniale comme point de départ. Premier constat, le fait colonial domine le corpus géographique de cette fin du 19<sup>e</sup> siècle avant d'être occulté par les tenants de la géographie régionale. Cette géographie coloniale, dont le chef de file est Marcel Dubois, apparaît, pour un temps, comme une des pièces centrales de la géographie française en gestation, pendant que la géographie accède au statut de discipline universitaire, à l'École normale supérieure et à la Sorbonne, avant de s'étendre à d'autres universités. Elle apparaît comme telle dans les premiers numéros des *Annales*, qui naît sous la codirection de Vidal et de Dubois. O. Soubeyran montre alors que les positions ne sont pas encore fixées en 1891. La géographie coloniale offre une alternative forte devant les difficultés de la géographie régionale : Dubois prétend que le rôle de la nature est indéterminé et varie selon les époques, que la nature est un produit social et que le premier problème scientifique auquel les géographes sont confrontés est celui de comprendre le changement (technique, politique, économique). Comprendre le changement certes, mais il s'agit aussi de poser l'action humaine au centre de l'analyse. C'est pourquoi l'approche se veut expérimentale. Dès lors, si l'on suit le propos d'O. Soubeyran, Dubois conçoit une géographie universelle et scientifique, sortie de la conception européenne, au demeurant chauvine, capable de rendre compte de tous les continents, pour accéder au rang de science, constituée d'un contenu généralisable. La géographie de Dubois répond ainsi aux défis de la modernité, car elle se veut science des transformations, mais dépouillée de son unité fondamentale : la géographie physique perd son rôle explicatif des formes d'occupation du territoire et des genres de vie. À l'opposé, la géographie de Gallois, et non pas de Vidal, s'appuie davantage sur une conception naturaliste, car la nature du sol, plus encore la géologie, sert de trame explicative aux répartitions des faits sociaux sur la Terre. « Le parti géologique » de Gallois, pour reprendre l'expression

d'O. Soubeyran, ressemble alors à un pari perdu, celui de maintenir l'unité de la géographie, dans une perspective davantage idiographique que nomothétique, utile pour observer la répartition des faits humains qui existent déjà, répugnant autant à prédire qu'à chercher des lois ou règles généralisables, peu ou prou adaptée aux réalités des sociétés urbaines et industrielles, confinée à l'Europe.

Dès lors, jusqu'aux années soixante, les histoires de la géographie confortent la thèse gagnante, celle de la géographie régionale, toutes oubliées de Dubois et de sa géographie coloniale. Le voile serait à peine levé par Claval avec son *Essai sur l'évolution de la géographie humaine* (1964), qui demeure une référence obligée, puis déchirée par Berdoulay dans son chapitre intitulé « Le mouvement colonial ». La thèse de l'occultation est séduisante, mais elle n'explique pas tout et on aurait souhaité qu'O. Soubeyran explore davantage le contenu des propositions duboisiennes, notamment en incluant son livre le plus connu, *Systèmes coloniaux* (1888), de façon à pointer autant les faiblesses que les forces. Car, est-il possible que la bataille des *Annales* ait été perdue, du moins en partie, non pas tant à cause de la polarisation des idées de Dubois et de Gallois, mais bien à cause de certaines des faiblesses de la géographie coloniale ? Par contre, il est certain que l'idée de faire de la géographie coloniale une alternative aménagiste, comprise dans un esprit moderne, pétrie de prospective, ouvre la porte à une compréhension élargie de la géographie : l'expression de l'institution géographique universitaire hexagonale a peut-être été parallèle à celle d'une géographie tournée vers l'action, aménagiste et dont le territoire d'action était le domaine colonial. On peut alors penser que les tenants d'une géographie aménagiste, exclus pour longtemps du corps de la géographie universitaire, œuvreront dans les ministères et les firmes conseils.

Le dernière partie éclaire les fondements de la géographie vidalienne, à tout le moins ses bases naturalistes, baignées de néo-lamarckisme, tenant le darwinisme à distance sans l'oblitérer complètement. Alors que Vidal publie peu dans les *Annales*, celui-ci poursuit un travail de démarquage disciplinaire. Et, selon Soubeyran, il s'applique à maintenir l'unité de la géographie, avec l'objectif de situer les conditions géographiques des faits sociaux, dans une perspective évolutionniste. Car, les géographes ont appris à se méfier des thèses de Darwin, déterministes et mécanistes pour les uns, chaotiques pour les autres. Finalement, l'épistémologie vidalienne serait un compromis, sinon un accord tacite, entre des apports darwiniens et néo-lamarckistes, qui fixent les rapports homme / sol au centre de la problématique géographique. Vidal annonce pourtant dans ses *Fondements de la géographie humaine* que la circulation, l'industrie et les villes sont les questions de l'heure, même si la géographie vidalienne sera de type rétrospectiviste, faisant fi des intuitions du maître.

Le livre d'O. Soubeyran montre que le travail de création d'un imaginaire disciplinaire n'est pas un fait désincarné puisqu'il cache, derrière l'entité globale et abstraite qu'est l'école française, des stratégies, des conceptions et des hésitations différentes selon les acteurs. À ce propos, il serait peut-être approprié de parler également d'imagination géographique, tout comme C. Wright Mills (1977) parlait d'imagination sociologique, dont la fonction première était de comprendre le théâtre élargi de l'histoire sur lequel interagissent les individus, porteurs de significations diverses, mais finalement tournés vers des enjeux collectifs. L'imagination sociologique permet d'opérer le passage entre les épreuves personnelles et les enjeux

collectifs de la structure sociale. Elle est le fait d'intellectuels, de journalistes, d'universitaires qui, au fond, possèdent cette faculté d'interpréter le réel et d'en révéler les significations profondes. Dans son ouvrage, O. Soubeyran dévoile le rôle des uns et des autres dans la programmation du projet géographique : il ausculte ainsi la part de l'imaginaire.

Le livre refermé, le récit de la bataille des *Annales* clos, les interprétations paraissent encore ouvertes tant nous ne sommes pas certains d'en avoir saisi toute la portée.

Gilles Sénécal  
INRS-Urbanisation  
Montréal

## RÉFÉRENCES :

- BERDOULAY, Vincent (1981) *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*. Paris, Bibliothèque Nationale, (C.T.H.S.).
- CLAVAL, Paul (1976) *Essai sur l'évolution de la géographie humaine*. Paris, Les Belles Lettres, © 1964, 201 p.
- DUBOIS, Marcel (1888) *Systèmes coloniaux*.
- WRIGHT MILLS, C. (1977) *L'imagination sociologique*. Paris, Maspéro, trad. de l'anglais, © 1967, 229 p.

TROCHET, Jean-René (1998) *Géographie historique. Hommes et territoires dans les sociétés traditionnelles*. Paris, Nathan (Coll. « fac.géographie »), 251 p. (ISBN 2-09-29044-4)

This is an innovative and methodologically thought provoking book. As an endeavour in historical geography, Jean-René Trochet's *Géographie historique. Hommes et territoires dans les sociétés traditionnelles* is admirable in its attempt to study and draw parallels and comparisons in the development of relations between humans and territories in traditional societies across a wide swath in time and space — Europe, Africa, Asia, and the Americas, from early tribal societies to the rise of the nation state and modern society.

And yet, while the book deals with issues of time and space — two of the three principal concepts in which the discipline of historical geography is grounded, it is disturbing that the writing shows a significant lack of attention to the third crucial ingredient of historical geography. In this book, in order to simultaneously see and comprehend change both historically and geographically — the third ingredient

